

Cycles de combustion lente

Ça prend à la gorge,
ça casse les poumons de mère en fille
avec de longs pics de glace.



ERIKA
BEAUDET

CYCLES DE COMBUSTION LENTE est le cent trente-deuxième recueil de textes publié dans la collection *Prise I*. Cette collection a été créée afin de permettre à des jeunes auteurs et autrices du cégep du Vieux Montréal de publier une première œuvre.

©Tous droits réservés Erika Beaudet et le CANIF,
Centre d'animation en français du cégep du Vieux Montréal. Mai 2025.

Renseignements : 514 982-3437, poste 2164

Dépôt légal : mai 2025
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Infographie et impression : Communications du CVM
et Centre de reprographie du CVM

Cégep du Vieux Montréal
255, rue Ontario Est
Montréal (Québec)
H2X 1X6

Photo de la couverture : Erika Beaudet

ERIKA BEAUDET

Cycles de
combustion lente

Théâtre

Personnages

L'Engendrée

Les filles d'Ève (chœur)

«“Regardez la petite maison”, dit-il, faisant un geste pour que Cam regardât dans la même direction. Elle se souleva de mauvaise grâce et regarda. Mais laquelle était-ce? Elle ne pouvait plus distinguer, là-bas, sur la colline, laquelle était leur maison. Tout avait l’air lointain, plongé dans une paix étrange. Dans son éloignement le rivage prenait comme un raffinement qui le rendait irréel. La petite distance qu’ils avaient parcourue les avait déjà mis bien loin de la terre et avait donné à celle-ci l’aspect changé, fixé, des choses qui s’éloignent de nous et dans l’existence desquelles nous ne jouons plus aucun rôle.»

- *To The Lighthouse*, Virginia Woolf

Printemps

Transmission I

La scène, vide, est noyée par une lumière bleue. Se rassemble sous la pénombre un chœur de femmes de tous âges qui décrit l'Engendrée ; elles savent, elles sont ce qui a été et ce qui sera.

FILLES D'ÈVE. Sons d'un hydravion au loin. Les montagnes sont lourdes et écrasent le paysage. Peut-être que ce ne sont pas les sons d'un hydravion, mais plutôt ceux de l'autoroute qui comblent le vide entre les montagnes ; c'est incertain.

L'Engendrée se réveille dans une cabane de pêcheur au bas des hauteurs.

C'est vide, il y a juste une pièce.

L'habitation fait face, directement, au Saint-Laurent gelé. Hiver comme été, on y meurt un peu plus à chaque instant.

L'Engendrée stagne au lit, le vent entre par les espaces vacants de la cabane.

Il fait gris dehors.

Dans la tempête, elle ouvre finalement les yeux.

La vie et la mort, ardentes, l'envahissent.

Le bruit de l'hydravion, ou de l'autoroute, vient combler le vide au milieu du thorax de la jeune femme.

C'est l'écoulement de l'Engendreuse, qui grimpait autrefois les collines pour se retrouver dans ses espaces vacants.

T-Shirt lousse qui fait marée haute — marée basse avec le vent, le fleuve l’envahit de plus en plus à mesure que les jours passent. On cherche à remplir son propre vide.

Le plafond, des fois, peint en bleu ciel, d’autres, peint en gris clair, est la première chose que l’Engendrée voit quand elle ouvre les yeux. Le souffle du fleuve envahit la chambre depuis les craques des planches de bois, lui vient au visage, finit par lui creuser des lits de ruisseaux sur les joues.

Longs espaces creusés, puis remplis d’eau ; c’est la marée basse au grand complet qui se retrouve sur son visage.

Les vagues sur le sable laissent l’empreinte d’un héritage de mère en fille, et la nature s’engendre à chaque jour, sans exception.

Dans la pièce qui construit sa maison : une cuisinette, un minuscule frigo. Un cendrier git sur une petite table. Au-dessus de la table, un tableau montre Petite-Rivière-Saint-François abattue en plein hiver sous tout le poids d’un massif. Le lit, sous la fenêtre, se trouve en biais à la porte. Rien à dire s’il n’y a rien autour.

Posséder le vacarme, mais surtout posséder celui de l’hydravion, de l’autoroute, celui des outardes qui migrent et celui du vent qui souffle entre les planches du plafond. Tout prendre tout garder, comme le soleil aveuglant possède son ciel bleu éclatant.

Mais l’Engendrée engendre quand même quelque chose.

Ruissellements du visage, puis de tout le corps. La couverture se fait ressentir jusqu’aux mi-cuisses de la jeune femme. L’eau monte,

monte,

et monte,

encore, tout doucement ; malgré les marées et malgré le froid, la couverture reste là. Le vent creuse de plus en plus, creuse ses joues jusqu’à l’espace dans sa poitrine, creuse du vide jusqu’aux rivières entre ses côtes. L’eau trouve refuge dans le bassin, mange les cuisses, qui refusent de sortir du lit.

L’Engendrée relève un de ses avant-bras. Sa peau est pâle, malade, les veines bleues la creusent pour le matrilignage. Les restes de repas, apportés par la marée, mangent ses poignets, la soumettent.

Toutes celles avant et celles qui suivront, en chœur.

Creusent creusent creusent mangent mangent puis dévorent la fille.

Temps.

Coup de feu. Son d’une outarde qui s’abat violemment sur l’argileuse.

Scène I

Noir sur scène.

L'ENGENDRÉE. Le gris dévore, mange, pis creuse.

INT — JOUR (ENSOLEILLÉ) — CABANE DE PÊCHEUR. L'Engendrée est assise à la table, nageant dans un T-Shirt blanc, lousse. Une cigarette se consume, peu souvent éteinte. Son regard se perd sur l'un des murs de la pièce. Le bruit de l'hydravion persiste sur scène.

L'ENGENDRÉE. Le matin c'est la marée basse parce qu'on recommence. On recommence le matin parce que c'est la marée basse. Parce que c'est la marée basse le matin recommence.

J'ai l'impression que l'eau du fleuve est à veille de stagner. J'pense que j'ai fait l'tour. Tout ce que j'ai fait, à date, je l'ai redit, refait. J'ai vécu la même vie pendant des vagues et des vagues.

Les rideaux qui voilent la fenêtre s'envolent en un coup sec, et frôlent les larmes de l'Engendrée.

J'ai fait tellement de promesses qu'on s'est toutes faites et qu'on a jamais pu tenir. «J'veux me tuer! J'veux crever!», des mots que je hurle en marées, ça. Ma langue, ma gorge, ma trachée au complet pourrit de génération en génération. J'ai les mains coupées comme celles de ma grand-mère qui voulait partir au large, pis les mêmes yeux, noyés au large, que ceux de ma mère.

Temps.

J'ai su qu'il y a eu un nouvel enfant mort-né dans ma famille. C'est le deuxième. On m'a dit qu'elle avait tellement de cicatrices d'eau sur le visage qu'elle arrivait pas à respirer.

Temps.

J'ai trop longtemps respiré le même air, stagné dans trop de bas-ventres de femmes, trop longtemps été pognée dans des eaux viciées, pour mourir plus vite j'avais demandé à du monde de me tuer à p'tits feux, faut croire que la braise en vaut la peine.

L'Engendrée se tourne vers le public, prenant une bouffée d'air gris.

Tu le sais pas encore, mais, la braise, ça enlève tout le fun. Ça te laisse pas vivre le silence. Ça te laisse pas agoniser dans ton coin. Ça te laisse pas sécher pis ratatiner. C'est pas ça que tu voulais, maudit, tu voulais autre chose, tu gâches tout en disant que t'es plus en train de vivre pis que t'as jamais vécu.

J'pense encore à l'enfant mort-né même si je devrais pas. On dit qu'elle existe pas. On lui a pas donné de nom parce qu'on sait qu'elle va rien dire. C't'un enfant d'eaux stagnantes, de larmes qui ont jamais été braillées, mais qui ont quand même existé. Les pleurs jamais criées de c't'enfant-là, ça s'étirole, ça part au large en p'tits morceaux.

On dit qu'on doit vivre pour le feu qui brûle en dedans, pour les braises, les brindilles, les arbres qu'on va guillotiner. J'les brûle, vos « grands bols d'air », votre vaisselle que j'lave pour la 36 000e fois, vos vidéos de chats que vous m'envoyez, votre cinéma pis votre théâtre pis tous vos livres possibles que je lis pour m'avoir un diplôme.

Tout s'est tellement dit que tu peux ni vivre ni lever les pattes, ni aller à la chasse parce que ça sert pas, on enterre des filles-femmes parce que ça va rien donner sauf des faces de résidus de vagues. Le monde a déjà vécu. Le monde est déjà mort. On vit plus parce que le feu brûle.

Le bruit de l'hydravion devient de plus en plus fort, puis s'arrête net. L'Engendrée se tourne de nouveau vers le mur.

Faut vivre pour quelque chose, pareil. J'vis pour essayer de trouver un entre-deux entre la vie et la mort, sans vivre sans mourir. *(avec colère)* Faut vivre pour quelque chose pareil ! Faut respirer tout le gris d'un coup pis tousser à s'en arracher les poumons pour l'enlever des gorges, faut dire, redire, refaire, recrisser dans le monde des filles déjà femmes, redire absolument n'importe quoi tellement le vent déforme les morts, faut se faire brûler, encore et encore tant qu'il y aura des cendres ; s'il y a des cendres c'est qu'il y a quelque chose et c'est pas encore le temps d'éteindre le feu,

de fermer les yeux et de dormir.

On a jamais voulu ni de la vie ni de la mort.

L'Engendrée tend son avant-bras vers le cendrier. Éteint presque sa cigarette, puis se résout à la laisser baver toute la cendre qu'elle doit baver sur son rebord.

Noir.

Scène II

INT — JOUR (ENSOLEILLÉ) — CABANE DE PÊCHEUR. Alitée dans son lit, la trachée du Saint-Laurent, l'Engendrée mime le sommeil, subsiste dans la même position. Elle est étendue, dos au matelas, et attend que la marée basse monte, longe ses cuisses. Les planches craquent et ventent sur son visage. Sur la table, un livre dort à côté d'un paquet de cigarettes à moitié entamé. L'Engendrée fixe le plafond.

L'ENGENDRÉE. La mort et le paysage vivent une vie de couple. On remplit les grands vides avec le peu de feu qu'il nous reste pour leur donner un sens. On revient aux sources du vide qui ont jamais eu l'air d'avoir été creusées.

J'pense à ce qu'on a arrêté d'habiter. Le corps de la fille mort-née sans nom. Les yeux, et l'espace dans le thorax de ma mère. Ici, Petite-Rivière-Saint-François, et ses quelques centaines d'habitants. Fait que je fugue pour revoir le plein des plaines, pour oublier le vide qui me creuse, mais c'est la mer qui me rattrape à la place. Son désert de bleu. Ça m'emporte trop loin au large. J'dis ça mais, pareil, j'me laisse porter plus loin, encore, voir si la mer veut de moi, même à mon grand âge, voir si elle cherche encore à me remplir de sens, à bleuir mes organes, ou si elle a tellement essayé de le faire qu'on se dit maintenant que ça en vaut plus vraiment la peine.

J'finis toujours par faire ça. Nager vers le large. Passer le fleuve. Retrouver la mer. Cogner à sa porte. Recogner en torrents. Revenir aux berges. Revenir, trop loin, manger du sable. En marées. Voir si on me voit. Voir si on m'entend.

Oublier on habite où parce que, où on habite, c'est là où il fait le plus froid. Ça gèle les idées.

La pire affaire, c'est de se lever dans le lit du fleuve pis réaliser qu'on

devient pas une grande fille-femme, mais plutôt une grande toundra ; il fait tellement froid, chez nous, dans l'Nord, il fait tellement froid qu'on se sent seule jusqu'aux poumons, là-bas, pis y'a jamais un fleuve qui pourra remplir du vide de même. Là-bas, on se fait laisser violer par des rafales de vent sec, enfant on chante des comptines là-dessus, mais on nous dit pas qu'il y'a rien d'autre qui remplit aussi mal que la rudesse du silence.

Ça prend à la gorge,

ça casse les poumons de mère en fille

avec de longs pics de glace.

C'est une cicatrice pour un mort-né pas encore là.

Le fleuve n'arrête pas de couler et noie bientôt la chambre, comme elle noie peu à peu l'Engendrée.

Noir.

Scène III

INT — JOUR (COUCHER DU SOLEIL) — CABANE DE PÊCHEUR.
Le ciel se strie de petites flammes. L'Engendrée est assise à la table, baignant dans son T-Shirt blanc. Une cigarette se consume peu à peu.

L'ENGENDRÉE. Ça fait des semaines que j'suis partie, que j'vois plus l'autre rive, que le printemps prend son temps et qu'y'a encore un rideau blanc devant ma fenêtre toute nue.

J'sais pas si on me chasse, comme on chasse les outardes qui courent comme des enfants avec leurs p'tites pattes sur les berges pas dégelées. J'sais que le fleuve, lui, me traque, oui, mais j'veux quand même voir ce qu'il y a de l'autre bord. Juste voir. Une toute p'tite seconde. Juste voir si c'est plus beau. Si on y respire mieux. Si on s'y noie moins.

Ça va faire combien de fois que j'essaie de me noyer ?

Temps.

J'sais pas si on me chasse encore. On préfère oublier ces choses-là, comme on préfère oublier tout le reste. En tout cas, ici, c'est juste les vagues qui essaient d'entrer en moi, rien d'autre. Y'a aussi les outardes — en fait, leur cadavre commun — qui me court après comme s'il courait après son dernier souffle.

J'ai l'impression qu'il y a l'autre rive, aussi. Quand il fait beau, ça me regarde et me tourne autour en oiseau charognard en regardant mes côtes.

Temps.

Ça va faire quatre fois que j'essaie de me noyer, un deux trois quatre, ouais.

C'tait quoi, ces morts-là ? Tout le temps j'pense que ça me regardait avec des yeux de désir et j'étais trop jeune,

non, j'dirais pas «trop jeune». Assez jeune pour.

Assez jeune pour encore avoir une espèce de... curiosité.

J'me laissais faire par la mort. J'me laissais prendre dans ses bras, me laisser bercer par ses murmures pis ses idées.

Ça me chuchotait des affaires dans le genre : « As-tu déjà été enfouie sous la neige ? Tu te souviens-tu comment c'tait quelque chose d'autre qui te prenait ton souffle, ton corps, ta tête, tout ? Tu te souviens-tu à quel point ça te calmait

de calmer le dehors

de calmer le dedans

le silence ».

La mort remplaçait le bruit des vagues quand ça devenait un vacarme trop douloureux.

Temps.

J'me laissais porter dans mon sommeil.

Le silence, encore, pendant un moment.

Je sais pas ce que serait la vie, sans « ça ».

Bon. Je déjà-dis pis je re-dis.

J'sais pas ça serait quoi, ça – aucune espèce d'idée de c'que ma vie est devenue – si j'avais pas été allongée pis allégée, le temps d'un 8 heures de sommeil par jour, par l'envie de me tuer.

C'tait tu vraiment là ?

L'envie de me tuer,

l'envie,

avoir envie de,

me faire une fin.

Temps.

J'ai presque déjà eu mon enfant mort-né, à moi aussi. Dans mon ventre, qu'était devenue terre-mère à un certain âge, y'avait une angoisse qui grossissait et qui grandissait. Je pouvais déjà lui imaginer de p'ûtes jambes pour qu'elle puisse cogner à ma porte, plus grande, avec ses yeux d'eau stagnante qui auraient jamais pleuré, pis avec un énorme trou qui lui creuserait, encore plus profond, le thorax.

On dit qu'une fille-femme peut seulement enfanter l'angoisse. On ne cherche plus à se noyer pendant la grossesse. Quelque chose nous remplit déjà.

Alors, je me suis tranché le ventre, quatre fois.

Après, seulement, je me suis avancée vers le fleuve pour me noyer.

C'est la fin du printemps. L'Engendrée passe une main sur son ventre strié par le Saint-Laurent, et remarque qu'il se gonfle d'eau.

Noir.

Été

Transmission II

La scène, vide, est noyée par une lumière bleue. Se rassemble sous la pénombre un chœur de femmes de tous âges qui décrit l'Engendrée ; elles savent, elles sont ce qui a été et ce qui sera.

Un vacarme s'intensifie ; on dirait un hydravion qui s'écrase sur le fleuve.

FILLES D'ÈVE. Dehors les astres qui essaient de se lever tremblent, vivent trop ardemment ; le feu les consume, puis grise le ciel de leurs cendres. Le reste, c'est l'Engendrée qui l'avale, qui avale et qui s'étouffe. Le Saint-Laurent, lui, se contente de rattraper les bouts de braise encore passionnés. Tout brûle, sauf la cabane de pêcheur qui vit en autarcie.

Cramer le massif, l'étioler de son engendrement.

Des outardes se lèvent du sapinage, craignent la mort, ou bien craignent uniquement son visage.

L'Engendrée est toujours couchée dans son lit, ses pieds touchent le sol ; le feu les frôle, de petites flammes tentent de les atteindre, mais rien ne se produit.

Le fleuve fond de tous ses membres, sa peau est le médium de tout ce qui tient à résister.

La bouche grande ouverte,

béante ;

la nature engendre à chaque jour

sans exception

et

empêche.

Les flammes sur le sol de la cabane finissent par s'éteindre.

Scène I

INT — ROUGE — CABANE DE PÊCHEUR. Les berges, non loin de la cabane de pêcheur, sont rongées par le feu ardent de vivre et de mourir. Le soleil est rougi par son excès et la mer est basse. L'Engendrée est de nouveau assise à la table, un botch de cigarette entre son index et son majeur. T-Shirt carbonisé lousse, elle fixe le vide.

Temps.

L'ENGENDRÉE, *hurlant*. Est-ce que t'as déjà voulu vivre, est-ce que t'as déjà voulu mourir, toi ?! Te jeter à la mer pis brûler pareil ?! C'est qui, qui a foutu le feu ? C'est qui, qui va l'éteindre ! T'es morte pis t'es quand même capable de me tuer, de me sacrer le feu comme ta mère pis celle avant l'a fait, est-ce que tu...

L'Engendrée se lève violemment de sa chaise, la laissant tomber avec fracas derrière elle.

Noir.

Transmission III

La scène, vide, est noyée par une lumière bleue. Se rassemble sous la pénombre un chœur de femmes de tous âges qui trahit l'Engendrée; elles ne savent plus trop, mais elles sont ce qui a été et ce qui sera. L'avenir est incertain.

FILLES D'ÈVE. Sons d'un hydravion au loin. Ou peut-être que ce ne sont pas les sons d'un hydravion, mais plutôt ceux de l'autoroute qui sont venus combler le vide d'entre les montagnes. On n'en est plus certaines, on se dit seulement que c'est le bruit qui comble le vide, et on en est heureuses.

Les montagnes au loin sont lourdes ; dans leur courbe, elles enfantent le paysage tout autour. Le ventre, lui — et on ne se l'avouera vraiment jamais — terrifie. Une tempête, au loin, gronde tout doucement.

L'Engendrée se lève dans une cabane de pêcheur, en aval. L'habitation n'a qu'une seule pièce et fait face, directement, au Saint-Laurent mouvementé. Été comme hiver, on y vit un peu plus à chaque instant.

L'Engendrée a quitté les longueurs du cours d'eau ; elle est assise là où le fleuve creuse de moins en moins son lit, puis se déverse sur le plancher de bois refroidi par le ciel qui passe et qui siffle de tous bords de la cabane. Elle ne vit que par le mouvement du fleuve, qui s'écoule dans les espaces vacants du plancher, et qui tente de se serrer au cœur d'une seconde terre-mère.

La marée remonte tranquillement dans la pièce. Vers midi, on entendra les flots qui s'y déchaîneront. Pour l'instant, c'est le ventre plein d'angoisse qui envahit la cabane de pêcheur.

Deux outardes se dandinent sur les berges à la recherche de la troisième d'entre elles, hurlent à en crever le paysage, avant de s'écraser lourdement sur le sable froid. Leurs échos entrent par les craques de la

cabane, sifflent, hantent les sens de l'Engendrée, qui reste inerte. Y'a des choses pires que la mort, dans la vie.

Bruits de pas affolés dans un escalier distant ; le feu de mourir a emporté les deux outardes. L'Engendrée stagne dans un endroit entre l'éveil et le sommeil. Les vagues montent et descendent, de manière saccadée, sur son visage.

Alors, elle frappe son oreiller et des dizaines de plumes en ressortent.

Scène II

INT — JOUR (ENSOLEILLÉ) — CABANE DE PÊCHEUR. L'Engendrée est assise dans le lit du fleuve, a défait son organisation, et a déposé ses pieds sur le sol. Des larmes d'ancrage tombent du plafond. Son regard s'y fixe.

L'ENGENDRÉE. On m'a dit pis répété que, dehors, il faisait toujours trop gris pour mettre l'ancre. Que la tempête est constante, qu'il faut pas s'attacher parce que les bateaux finissent toujours par perdre leurs cordes, à un moment ou à un autre.

L'Engendrée défait toutes les couvertures de son lit, qui inondent le plancher.

Maman ?

Temps.

Dis-moi. T'as-tu vu mes naufrages ?

Je te vois comme un navire voit des lumières de phare, mais un phare ne voit pas toujours les navires qu'il attire.

Temps.

Est-ce que tu m'en veux ? De m'être enfuie au bord de l'eau, de m'être donnée au courant qui finira par me geler ? Est-ce que tu m'en veux, de t'avoir confrontée tant de fois à la couleur du ciel pendant l'orage ?

Je sais que tu m'as dit qu'il fallait pas que je sorte quand y'avait des

orages, surtout l'été ; c'est redoutable. Mais j'ai des plaies qui ressemblent à des coups d'éclairs, partout sur la peau.

Temps.

J'essaierai de nager jusqu'à la mer, un jour. On a besoin de sel, et les larmes, c'est pas assez.

Le chœur entre dans la maison, et décrit les actions de l'Engendrée. L'Engendrée ne les regarde pas.

FILLES D'ÈVE. C'est absurde, en pleine tempête, mais l'Engendrée remet les draps en place sur le lit.

L'ENGENDRÉE. Maman, je t'entendais pleurer, de l'autre côté du mur la nuit, pis même ici, quand j'entends le son des vagues, ça me rappelle celles qui sont sur ton visage. Ça me rappelle aussi les sons que je mettais sur mon téléphone, avant d'aller me coucher, pour dormir pis oublier.

FILLES D'ÈVE. L'Engendrée défait à nouveau le lit. Elle fixe le meuble. Elle remet les draps en ordre.

L'ENGENDRÉE. Ton trou au milieu du thorax tache même pas mes vêtements, mais, au fil du temps, ç'a finit par tacher ma peau. Ça pleure sous mon chandail, ça essaie de se couvrir de sel, mais est-ce qu'on guérit quand une plaie n'arrive pas à coaguler depuis des millénaires ?

L'Engendrée s'assoit sur le sol. Le chœur la regarde, silencieux.

Maman, j'ai dans mon ventre un enfant déjà mort. Il va naître cet hiver quand il va faire trop froid pour réchauffer des braises.

Temps.

Un jour, on dormira toutes mieux.

Une vague s'abat violemment contre la vitre derrière l'Engendrée. Elle se retourne vivement vers l'arrière.

Noir.

Automne

Transmission IV

La scène, vide, est noyée par une lumière bleue. De petites lumières, comme des lucioles, scintillent à quelques endroits sur scène. Se rassemble un chœur de femmes de tous âges qui dissèquent l'Engendrée ; elles ne savent vraiment plus trop, mais elles sont ce qui a été et ce qui sera. L'eau monte avant de geler.

FILLES D'ÈVE. Sons d'un hydravion au loin, remplacés.

Ou peut-être que ce ne sont pas les sons d'un hydravion, mais plutôt ceux des dernières voiles de bateaux qui osent flotter libres, venus combler le vide entre les montagnes ; on n'est vraiment plus certaines, on ne se demande plus rien. En fait, on a seulement entendu le bruit qui comble le vide

cesser

et on se dit qu'il reviendra un jour au printemps.

Le massif est plus lourd que jamais et enfante le cours d'eau tout entier. Les premières neiges au sommet des montagnes commencent à se laisser tomber et à s'abandonner, à se morfondre, à se lover dans les bras du paysage. Son ventre, lui, se prépare aux pics de glace, qui le trancheront.

Des outardes sont beaucoup plus proches de quelque chose que l'Engendrée le sera de toute sa vie consciente. Elles appellent au sud pendant que, à l'extérieur de la cabane de pêcheur, le fleuve de moins en moins mouvementé tourmente l'autre rive. Le gris monte, tout comme l'eau stagnante dans le ventre de l'Engendrée ; les quenouilles sont délaissées, sur les berges, par le feu qui les a ternies.

Tombent les vestiges du premier grand froid sur une cabane de pêcheur, puis, se dispersent au cœur de la fourmière distancée qu'est

Petite-Rivière-Saint-François. Le brouillard laisse entrevoir la lueur d'un phare à travers les maisons sur la côte, à la recherche de n'importe quoi, au large, qui le tuerait volontiers.

L'Engendrée fixe le fleuve par la fenêtre en ignorant les autres foyers. Une chandelle, sur la table, a été allumée.

Le fleuve monte et nargue la cabane de pêcheur ; les vagues, de leurs doigts fatigués, se cramponnent à leur espoir. Le début de la fin du jour se montre au large. On ne veut pas et on ne voudra jamais qu'il cesse.

Scène I

INT — JOUR (NUAGEUX, TEMPÊTE) — CUISINE DE LA CABANE DE PÊCHEUR. Dehors, le fleuve se déchaîne. L'Engendrée est dos au comptoir et regarde ce qui subsiste de son monde. Elle étend son bras vers le paquet de cigarettes, puis constate qu'il est vide. Elle le jette violemment sur la table, avant de se mordiller les doigts.

L'ENGENDRÉE, regardant la lumière de la chandelle qui se dépose sur ses mains. Ça fait combien de temps que je suis ici ? Quelques mois, quelques milliers d'années ?

Y'a les ruisseaux de ma mère et de ma grand-mère sur mes mains. J'veiillis, je meurs, je meurs plus que jamais, et l'eau monte, monte, monte, monte, monte, monte...

L'Engendrée enfouit son visage dans ses mains, désespérée.

Le nombre de fois que j'ai essayé de me noyer, que j'ai pas réussi mais que j'suis passée plus près de la mort que d'autre chose. J'mange de la mort au déjeuner, j'dors avec elle dans mon lit, j'ouvre mes yeux avec du vacarme... j'meurs comme j'me lève le matin ! Y'a quelque chose qui meurt, tant mieux, mais maudit, y'a aussi quelque chose qui naît à chaque matin.

Les braises, j'ai juste envie de les sacrer dans l'eau à mesure que les jours avancent. Demain, je meurs. (*En s'adressant au fleuve*) Pis toi, tu vas crever aussi !

Avec le fort mouvement des vagues, le plancher s'égalise de moins en moins. L'Engendrée s'y couche, au milieu de la pièce, se retrouvant sous la lumière de la chandelle. L'eau bave de partout.

J'aurais eu envie de regarder la neige qui tombe dehors pis de tomber avec à un moment donné. J'aurais eu envie de m'faire passer dessus par un char. J'aurais eu envie de regarder les loups passer en attendant qu'ils mangent ma carcasse. J'aurais eu envie de dormir pour toujours dans des récits de voyage, allongée sur mon dernier lit. J'aurais vraiment eu envie de regarder le feu brûler dans la cheminée, qui brûlerait plus que moi, pis de partir avec les derniers toussotements de flammes.

Il pleut dans la cabane.

Maman, y'a rien dans mon ventre. Je m'excuse. Y'a des poissons qui survivent pas dans l'eau salée. J'suis devenue le prochain enfant mort-né. C'est moi que j'vais tuer pour du sel. Tes plaies, vos plaies, me creusent me dévorent me mangent, j'en ai mal au ventre, maman, je m'excuse, mais je m'excuse tellement ! Le fleuve respire mais recrache toujours tout, le ciel est noir et l'enfant a coupé son propre oxygène. Y'en aura pas d'autres, maman, je suis la dernière, et là, je sais même plus à quoi ça sert, de chercher le sel. J'm'excuse, maman. J'suis vraiment désolée.

On est toutes immortelles dans la mortalité de tout, et faut accepter qu'on guérira peut-être jamais.

Sous de voitures qui passent, graduellement, de plus en plus vite sur la surface de l'eau, faisant de plus en plus de bruit, avant de cesser subitement.

Noir.

Scène II

INT — JOUR (SOLEIL QUI BRÛLE LES YEUX) — CABANE DE PÊCHEUR.

Noir.

FILLES D'ÈVE. Est-ce un jour qui se répète depuis toujours ?

L'Engendrée est assise droite sur la seule chaise de la pièce, qui est orientée vers la porte de la cabane de pêcheur, fermée. Elle porte une longue robe noire qui entoure ses poignets et son cou. Tête baissée, ciseaux en main, elle coupe un morceau de tissu au milieu de son thorax.

Un soleil perce la porte, et semble avoir éteint tout autre espoir.

Après quelques instants, l'Engendrée relève la tête et se lève pour ouvrir la porte, avant de se poster devant le soleil.

Sous d'un hydravion au loin. Chants d'oiseaux ; les outardes, devenues mi-sable mi-carcasses, sont beaucoup plus proches de quelque chose que l'Engendrée le sera de toute sa vie consciente.

Le fleuve rampe, ronge et dévore la robe. La pièce est inondée, la robe est noyée jusqu'aux chevilles.

Noir.

Scène III

INT — JOUR (BROUILLARD) — CABANE DE PÊCHEUR. L'Engendrée est assise de nouveau sur la chaise au centre de la cabane de pêcheur. Un nouveau paquet de cigarettes se trouve sur la table, à côté d'un livre qui semble avoir été brûlé. La robe noire arbore maintenant un vide de peau au milieu de la poitrine de la jeune femme.

La porte, ouverte face aux montagnes, laisse passer de faibles rayons de soleil sur le dos de l'Engendrée. Le brouillard surplombe la pièce comme il s'alite tout doucement sur les remous du Saint-Laurent. Le sommeil alourdit le paysage, tue l'engendrement pendant un moment, suspend la ligne du temps du monde qui s'étend à l'horizon. Rien à voir si rien n'existe.

L'ENGENDRÉE. Le fleuve, c'est ardu, ça ; tumultueux,

on fait semblant qu'on le maîtrise, c'te fleuve-là, parce qu'on les a, les bateaux, les ancres, le fond vidé de son eau, le courage,

ça empêchera pas la pluie de pleuvoir,

ni les cages thoraciques de navires de flotter sur la conscience,

ni les femmes de mourir, en quelque part.

Les vagues s'écrasent sur les quenouilles, comme elles l'ont une fois fait et comme elles le feront toujours avant et après la mort.

On entend quelqu'un hurler de douleur en haut du massif, et le paysage y fait écho,

Sans fin.

Noir.

Hiver

Scène I

*EXT — JOUR (BROUILLARD) — BOUT D'UN INTERMINABLE
QUAI, FLEUVE. Plus rien n'existe autour ; le paysage entame son chemin au
mouroir, la scène se remplit de brouillard. L'Engendrée éteint sa cigarette dans le
trou de son thorax, celui de sa mère et celui de toutes celles avant elle.*

*Là où se trouvait le massif, le hurlement résonne, encore et encore, comme tentative
pour combler le vide. Le son des vagues dans le ciel, celui du cri et celui du Saint-
Laurent engendrent un vacarme.*

L'ENGENDRÉE. On n'arrive plus à ressentir tant le feu prend à la gorge. Les braises y vivent jusqu'à l'hiver et, l'hiver, y'a plus rien. Faut perpétrer le corps pis l'âme, de mère en fille, parce qu'il y a rien d'autre qui existe. Parce qu'on meurt pas, non plus, que ce soit six pieds sous terre, dans le fleuve ou six pieds sous le fleuve, on n'a jamais commencé à exister et on n'arrêtera jamais de le faire.

J'veis exister

comme l'hiver prochain va exister aussi

comme le fleuve, le massif et l'autre rive existent aussi

pis tout va être aussi meilleur et aussi pire qu'il l'aura été.

L'Engendrée fixe l'eau, profonde.

Maman, on est venues ici, un été. J'me baignais dans l'eau froide, c'était une canicule et on s'était arrêtées sur le bord de la route, il y avait un gros soleil d'après-midi qui se cachait derrière le massif et je le regardais de sous la surface de l'eau, pour voir le paysage brûler. Les oreilles dans l'eau, je faisais juste entendre le roulement des vagues.

Le hurlement faisait taire ses échos

les hydravions arrêtaient de ronronner

et les montagnes s'endormaient, finalement, peut-être.

On meurt seulement si on y croit ben ben fort.

L'Engendrée jette sa cigarette.

Le soir c'est la marée haute parce qu'on se termine. On se termine le soir parce que c'est la marée haute. Et, parce que c'est la marée haute, le soir se termine

Et on se termine avec.

Mais demain est un autre jour.

C'est ce qu'on dit.

L'Engendrée se jette au fleuve et remplit ses poumons d'eau jusqu'au goulot. Ses organes bleussent, ses yeux se vitrent et son teint s'ablafardit. «Être» est de se donner entièrement à l'immortalité.

Temps.

D'un seul coup, ses mains crèvent la surface de l'eau, se débattent, plantent leurs doigts dans ce qu'il reste du paysage avant que tout disparaisse, les mains crient, hurlent,

regrettent encore comme mères et filles ont une fois regretté, et regretteront toujours.

Plus rien à donner, le paysage crève.

Le brouillard envahit l'entièreté du paysage, et l'étouffe finalement.

«Noir».

Remerciements

Mes remerciements vont à Mme Martine Huot et à Anna, pour leurs conseils ainsi que pour m'avoir aidée à tirer le meilleur de mon texte.